



PAR TRISTAN GASTON-BRETON

Macao, la nouvelle capitale mondiale de l'industrie du jeu

38 milliards de dollars : c'est le chiffre d'affaires réalisé en 2012 par l'industrie du jeu à Macao. Des revenus cinq fois supérieurs à ceux de Las Vegas et qui font de l'ancienne enclave portugaise située sur la côte sud de la Chine la capitale mondiale du jeu. Pendant des décennies, un homme a symbolisé à lui tout seul la vocation très particulière de Macao : Stanley Ho. Entre 1962 et 2001, date de la libéralisation du secteur, cet homme d'affaires originaire de Hong Kong a bénéficié d'un monopole absolu sur l'industrie du jeu à Macao, accumulant dans l'affaire une fortune estimée, en 2011, à 2 milliards de dollars. Malgré la crise économique et les démêlés judiciaires qui l'ont opposé à sa famille pour le contrôle de son empire, « le Roi du jeu » comme on le surnomme en

Chine, est toujours l'une des premières fortunes d'Asie. Une fortune qu'il a répartie entre ses 17 enfants nés de ses quatre épouses successives. Agé, Stanley Ho ne peut désormais plus, comme il le faisait jadis, danser en direct, sur les plateaux de télévision, le tango ou le cha-cha-cha. Une passion pour la danse qui faisait la joie du public. Mais à 92 ans, il reste l'une des figures les plus respectées du monde des affaires en Asie.

Stanley Ho n'a pas inventé l'industrie du jeu à Macao. Lorsqu'il obtient le monopole sur le secteur, en 1962, cela fait des siècles que l'enclave devenue portugaise au XVI^{ème} siècle abrite tripots et autres salles de jeu. Etape clé au carrefour des routes commerciales reliant



l'Inde, la Chine et le Japon, Macao est alors un port très actif qui accueille une grosse communauté chinoise. Marchands, ouvriers des chantiers navals, marins, domestiques, portefaix... Tous s'adonnent aux jeux de hasard, une véritable passion en Asie. Officiellement, ils sont interdits. Mais les autorités locales laissent faire. Il faut dire que chacun y trouve son compte : les banques locales, qui prêtent aux joueurs, et les Portugais qui, à l'occasion, prélèvent leur tribut. Illégal, le jeu n'a en outre rien d'une activité organisée. La grande affaire de Macao, ce sont les soieries, les porcelaines, les bois précieux et, plus tard, le commerce de l'opium dont le port est, avec Canton, un centre très actif.

Tout change à partir de 1841. Cette année-là en effet, à la suite de la première guerre de l'opium, les Anglais se saisissent de Hong Kong. Très vite, l'île et son port s'imposent comme la plaque-tournante des échanges avec l'Asie. En l'espace de quelques années, les navires et les maisons de commerce désertent Macao, plongeant l'enclave portugaise dans de graves difficultés financières. En 1845, les autorités locales tentent de réagir en faisant de Macao un port-franc. Mais la mesure ne peut enrayer l'inexorable déclin de la

ville. C'est alors, en 1847, qu'un gouverneur a l'idée de légaliser les jeux de hasard afin d'attirer à Macao tout ce que la Chine compte de joueurs. L'idée s'avère payante : dans les années 1850, l'enclave compte déjà 200 salles de jeu où les joueurs s'adonnent au *fantan*, une sorte de roulette très populaire en Chine. Beaucoup de ces salles appartiennent à des Chinois. Mais les Portugais ne répugnent non plus pas à investir dans une activité qui rapporte de confortables bénéfices. Quant aux autorités portugaises, elles peuvent se frotter les mains : dans les années 1860, les taxes sur le secteur assurent déjà 50% des revenus de l'enclave. Le « Monte-Carlo de l'Orient » : ainsi surnomme-t-on Macao, fréquenté par un nombre croissant de Chinois mais aussi d'Européens de passage en Asie. Jeux de hasard, casinos, mais aussi courses de lévriers et de chevaux... Au fil des années, la gamme des « services » offerts aux joueurs ne cesse de s'étendre...

En 1937, les autorités portugaises décident d'établir un monopole sur l'industrie des jeux de Macao et de le confier à un seul opérateur. La raison de cette mesure ? Faciliter la perception des taxes mais aussi, et surtout,



lutter contre les triades, les fameuses mafias chinoises. Depuis la fin du XIX^{ème} siècle, celles-ci sont très actives à Macao. Attirées par les profits du jeu, elles ont largement infiltré le secteur et gèrent leurs propres salles. Depuis Lisbonne, où il dirige le Portugal d'une main de fer, Salazar ne cesse de fulminer contre cette activité décadente que gangrène le crime organisé. Le dictateur pensera même en finir une fois pour toutes avec l'industrie du jeu avant de se ranger aux arguments de ses conseillers : que les casinos ferment, lui ont-ils expliqué, et c'est toute l'enclave qui fera faillite. A défaut d'en finir avec le jeu, les Portugais cherchent donc à l'assainir. Telle est la raison d'être du monopole. Ce sont deux hommes d'affaires chinois, Tai Kin et Fu Tak Yam, réunis au sein de la société Tai Xin, qui emportent finalement les enchères. Originaires de Macao, ils ont fait fortune dans la construction de luxe. Devenus les maîtres du secteur du jeu à Macao, ils se gardent cependant de toucher aux intérêts des triades. Tout juste celles-ci se font-elles plus discrètes. A l'occasion, la Tai Xing, fait même appel à elles pour recouvrer les dettes de joueurs indécents ou pour assurer la sécurité de ses établissements...

Est-ce pour cette raison que les Portugais décident, en 1962, de ne pas reconduire le monopole dont bénéficie la Tai Xin et de le confier à un parfait inconnu, en l'espèce à Stanley Ho ? Ce changement de cap s'explique en fait par le nouveau contexte politique. Les temps, en effet, ont bien changé depuis 1937. En 1949, la Chine est devenue communiste. A Macao, qui doit faire retour à la Chine en 1999, les Portugais cherchent à se concilier les bonnes grâces des nouveaux maîtres du pays. Or Tai Kin et Fu Tak Yam, les patrons de la compagnie Ti Xin, sont des soutiens fidèles de Tchong Kai-Chek, l'ancien dirigeant de la Chine, chassé par Mao et réfugié à Taïwan. Un défaut rédhibitoire pour Lisbonne qui craint des mesures de rétorsion de la part de Pékin. Pour être encore inconnu à Macao, Stanley Ho a, lui, un avantage : il est apprécié des nouveaux dirigeants chinois qui le présentent volontiers comme un « capitaliste patriote ». Il faut dire que l'homme a eu l'habileté de rendre quelques « services » aux communistes chinois...

A dire vrai, Stanley Ho a toujours su s'adapter aux circonstances. Né à Hong Kong en 1921, il appartient au clan de Robert Hotung, ce fils d'un mar-

chand hollandais et d'une chinoise devenu l'un des hommes d'affaires les plus puissants de Hong Kong. Né dans une famille riche mais que la crise des années 1930 frappe durement - son père, ruiné, abandonne femme et enfants et disparaît sans laisser de traces -, Stanley Ho aurait sans doute fait souche à Hong Kong s'il n'y avait eu la guerre. A la fin de l'année 1941, après l'occupation de Hong Kong par les troupes japonaises, il s'enfuit à Macao, sur laquelle Tokyo n'impose qu'un protectorat lointain, et se fait embaucher chez Co-Operative an Co. Etrange société que cette maison d'import-export créée par des intérêts japonais, chinois et portugais, et que dirige Pedro Lobo, un homme d'affaire sulfureux d'origine sino-portugaise qui a compris tout le parti qu'il pouvait tirer de la guerre. Installée à Macao mais tissant sa toile dans toutes les possessions portugaises de la région et en Chine, Co-Operative an Co fournit aux troupes japonaises du matériel de transport en échange de riz qu'elle revend à prix d'or à Macao. Stanley Ho y apprend à naviguer en eau trouble. En 1943, décidé à voler de ses propres ailes, il crée sa propre affaire. Elle se livre à d'étonnants trafics, comme la revente de restes de cuisine et d'opium ou la contrebande de produits de

luxé. Elle obtient même des Japonais une licence pour fabriquer du kérosène destiné à l'armée impériale. Stanley Ho, décidément, est bien vu des Japonais. Il faut dire que cet homme qui parle quatre langues bénéficie de la protection du chef de la police secrète japonaise à Macao à qui il donne des leçons d'anglais...

On comprend mieux dès lors que, la guerre achevée, les autorités chinoises aient cherché à mettre la main sur Stanley Ho, accusé de collaboration. L'homme échappera à toutes poursuites, parvenant même à faire emprisonner les émissaires venus l'arrêter à Macao ! Ayant gagné son premier million de dollar en 1945, Ho n'a pas eu trop de mal à soudoyer les autorités portugaises. C'est la guerre de Corée qui lui permet de s'attirer les bonnes grâces de Pékin. Lorsqu'elle éclate en 1950, Stanley Ho est un homme d'affaires prospère qui a réinvesti ses bénéfices de guerre dans de grands programmes immobiliers. Il s'est associé, pour l'occasion, à une autre figure du monde des affaires de Hong Kong, Henry Fok. Propriétaire d'une compagnie pétrolière, d'hôtels et de restaurants à Macao, il ne cache pas - par conviction ou intérêt ? - ses sympathies pour la Chine communiste. Pendant les trois



années que dure la guerre de Corée, Ho et Fok livrent à la Chine, soumise à un embargo en raison de son soutien à la Corée du Nord, du caoutchouc, des pièces détachées, du pétrole, des produits alimentaires, des véhicules, de l'acier ou bien encore des produits pharmaceutiques achetés dans toute l'Asie et acheminés clandestinement jusqu'en République Populaire de Chine. Un énorme trafic qui mobilise des dizaines d'embarcations et qui permet à Stanley Ho de faire oublier ses compromissions avec les Japonais.

Lorsqu'en 1961, en quête de nouveaux placements, Stanley Ho crée, avec Henry Fok, la Sociedade de Turismo e Diversoes de Macau, il n'a donc aucun mal à persuader les autorités portugaises de lui confier le monopole sur l'industrie des jeux. L'homme allait dominer le secteur pendant quarante ans, construisant la plupart des grands établissements qui existent encore aujourd'hui à Macao, créant même un service régulier de ferries pour acheminer jusqu'à la ville - seul lieu en Chine où les casinos sont officiellement autorisés - tous les passionnés de paris et de jeux de hasard.

Tristan GASTON-BRETON,

Historien d'entreprises

tgastonbreton@elzear.com